N° 1607 MERCREEDI 24 JUIN 1868 13me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50 — » » six mois 14 » » — » » un an 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées *avant midi* le jour de la publication.

On s'abonne et on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffite-Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. Havas-Laffite-Bullier et Cie pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 23 JUIN 1868.

Bulletin politique.

Le rapport de M. Busson-Billault est fort remarquable et diffère complètement du langage optimiste des commissions des années précédentes. Sans doute, dit M. Busson-Billault, les ressources de la France sont très considérables, mais *il ne faut pas les compromettre*. On disait autrefois que ces ressources étaient *inépuisables*.

Nous trouvons encore dans le rapport de M. Busson-Billault ce passage remarquable : « Si la progression des dépenses, du » du moins d'un certain nombre, est un » fait qu'on ne peut pas toujours empê- » cher, *il faut qu'elle soit précédée par la* » *progression des recettes et que l'économie* » *vienne l'atténuer dans une sage mesure.* » Autrement les budgets se soldent en dé- » couvert, et il faut y pouvoir, soit par *les* » *augmentations d'impôts*, contraires aux » désirs du gouvernement et aux nôtres, » soit *par des emprunts qui produisent bien* » *vite le même résultat*, et auxquels il n'est » sage de recourir que pour parer à des » événements imprévus, exceptionnels. »

Ce langage est d'autant plus à noter que M. Busson-Billault est certainement l'homme qui pouvait paraître le moins capable de le tenir et qui a dû sans doute faire tous ses efforts pour l'atténuer. On se souvient que la commission lui a fait refaire une première fois son rapport, parce qu'il n'insistait pas suffisamment sur ses défiances et ses réserves. Cette attitude nouvelle du Corps législatif est un grave symptôme : la majorité semble avoir adopté en principe les théories économiques de l'opposition, et engagée sous de semblables auspices, la discussion promet d'être intéressante et utile.

Pour donner une idée de l'agitation qui règne dans une partie de l'Italie, il suffit de dire qu'en sept mois, dans la seule province de Ravenne, on a constaté 1119 crimes ou délits graves, et notamment 60 assassinats.

Ces faits donnent tristement raison au paroles que le Saint Père prononçait le 17 du présent mois à l'occasion du 23e anniversaire de son pontificat :

« Esperons, a-t-il dit, et ne nous décourageons jamais. L'antagonisme entre la puissance du bien et la puissance du mal est plus ancien que l'église, car il est aussi ancien que le monde. A l'heure qu'il est, il se manifeste principalement dans la pauvre Italie, où la puissance du mal ne l'emporte que trop, et à Rome, centre de l'unité catholique que cette puissance voudrait convertir en un centre d'abomination. Mais du moins, de pareils efforts déterminent dans tous les esprits élevés et dans toutes les âmes honnêtes une réaction en faveur du Saint-Siége. »

A Florence même l'animation est grande. La publication d'un nouveau règlement universitaire a servi de prétexte à des démonstrations regrettables. Les étudiants se sont mis, eux aussi, en grève. Les classes des facultés sont vides, mais les rues sont pleines et agitées.

On mande des frontières prussiennes de l'Est que près de Heimmersalt, un combat à coups de fusil a eu lieu entre des soldats russes et des contrebandiers prussiens. Des deux côtés, plusieurs personnes ont été grièvement blessées. Les contrebandiers ont été repoussés ; mais, en se retirant, ils ont emmené quelques soldats qu'ils avaient fait prisonniers.

J. Reboux.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

A Monsieur le Rédacteur du *Journal de Roubaix*

Paris, 21 juin.

On nous rapporte que le gouvernement songerait à modifier le mode électoral, et qu'il n'y aurait plus de deuxième tour de scrutin. Il suffirait pour être élu de réunir le quart et non plus la moitié des voix. Il est bien évident que cette modification profiterait au gouvernement : quand une élection se fait, tous ses amis parfaitement instruits, renseignés, je ne veux pas dire disciplinés, votent avec ensemble pour le candidat officiel. L'opposition, au contraire, est toujours divisée; elle a plusieurs candidats : ce n'est qu'après le premier tour de scrutin qu'elle peut se compter, et que la discipline s'établit. Sans vouloir considérer l'intérêt du gouvernement ou de l'opposition, nous dirons que nous regretterions ce changement dans le mode actuel de fonctionnement du suffrage universel. Le second tour du scrutin nous paraît une garantie contre toute surprise, c'est le suffrage universel plus expérimenté, réfléchi, il nous semble mieux formuler la volonté de la majorité.

La promptitude avec laquelle les électeurs de l'Allier sont convoqués pour donner un successeur à M. L. Fould, provoque de nombreux commentaires. D'après le *Siècle*, le gouvernement a voulu déconcerter l'opposition avant qu'elle ait eu le temps de se choisir un candidat et de lui conquérir des adhérents. Nous croyons que le *Siècle* se trompe, que le gouvernement a voulu d'abord faire une nouvelle expérience de son influence, et ensuite qu'il ne veut par aucun acte indiquer s'il dissoudra prochainement la Chambre. D'ailleurs, s'il avait tardé à convoquer les électeurs, le nouvel élu n'aurait peut être pas eu le temps de voir son élection validée dans cette session. Le candidat du gouvernement sera M. Mony, maître de forges dans l'Allier ; on ne sait quel sera le candidat de l'opposition.

Nous avons eu deux séances assez curieuses vendredi et samedi pour la discussion des projets de chemins de fer. Petits projets, petits amendements, petits orateurs. Nous sommes à Lilliput, disait un honorable.

On s'est aussi beaucoup occupé dans les couloirs de la Chambre, de la situation faite à MM. Péreire par les discours de M. Pouyer-Quertier et Brame. Les financiers ne sont pas habitués à courber le front quand on les attaque ; cependant, ils ont gardé le silence cette fois et n'ont pas répondu à la lecture du terrible arrêt rendu contre eux par le tribunal de commerce. Ils ont jugé à propos de donner leurs démissions, non pas de députés comme on aurait pu le supposer, mai, d'administrateurs de la Société transatlantique.

Ce qui encore a causé au Palais-Bourbon une impression fâcheuse, c'est que certains députés accompagnent les préfets dans les tournées des conseils de révision et fassent ainsi leurs tournées électorales, quand leur devoir les appelle à Paris. Il y a là une question de dignité qui a été assez vivement agitée.

Le tribunal a inauguré la nouvelle loi sur la presse, en frappant d'un jugement très-sévère le journal l'*Art*. Non-seulement il a prononcé l'amende, la prison, mais encore la suppression du journal, nonobstant appel. Nous pensions qu'un journal ne pouvait être supprimé que dans le cas de *crime* ; mais il est possible qu'il y ait crime dans le fait de l'*Art* dont l'existence était à peine connue. Ce jugement a causé une assez mauvaise impression, parce qu'on y voit une application très-sévère de la loi, pour un cas dont la gravité échappe au public.

Le *Hanneton* a été frappé seulement d'une amende, pour avoir publié deux changes sans le visa de l'administration : celles de MM Pelletan et Grenier (le docteur dont la thèse a été annulée).

Le marquis d'Orvault est mort, il y a deux jours.

Le théâtre français donnera demain la 1re représentation de l'*Agamemnon* de Sénèque, traduit par M. de Bomier. — Triste, triste ! Le théâtre français ne ferait-il pas mieux de jouer des œuvres de quelques débutants ?

Le quatrième numéro de la *Lanterne* est bien inférieur aux trois premiers.

Ch. Cahot.

Paris, 22 juin.

On annonce comme un évènement considérable une réunion du Conseil des ministres et du Conseil privé qui aurait lieu mercredi aux Tuileries. On prétend que dans cette réunion doivent être résolues quelques-unes des questions sur lesquelles les conseillers de la couronne ont été plusieurs fois appelés à donner leur avis, et dont les principales sont : la fixation de l'époque des nouvelles élections générales, et les modifications dans le personnel tant diplomatique qu'administratif. Cette fois les adoucissements que l'on peut espérer dans l'application de certains règlements dépendraient beaucoup des personnages qui arriveraient ou plutôt reviendraient au pouvoir. Je ne sais jusqu'à quel point il faut faire cas de ces bruits, et nous redoutons quelque peu ces mesures qui laissent à la loi sa formule rigoureuse et tempèrent seulement son exécution.

Le Conseil qui se réunira mercredi aux Tuileries sera le dernier qui sera présidé par l'Empereur avant son départ pour le camp de Châlons.

A propos du camp, vous savez qu'on parle de nouveaux exercices qui vont avoir lieu avec les nouveaux canons. Nos troupes vont donner la mesure de leur instruction et nos armes perfectionnées la mesure de leurs qualités. Il semble donc surprenant à beaucoup de gens que nos autorités militaires autorisent des officiers étrangers, russes, prussiens, anglais, à suivre toutes les manœuvres. On leur permet ainsi de venir apprécier à l'aide de quels procédés nos soldats doivent au printemps prochain conquérir la victoire et punir de leur orgueil les vainqueurs de Sadowa. Nos adversaires n'en feraient pas autant et il serait temps que nous fissions moins de cas de cette générosité dont nous sommes toujours dupes et dont nos adversaires acceptent les effets pour les retourner contre nous.

La famille impériale de Russie s'installera vers le 10 juillet à Kissingen. Les essais de rapprochement qui ont eu lieu dans ces derniers temps entre la France et la Russie, ont remis sur le tapis l'éventualité d'une rencontre entre Napoléon et le Czar. Mais la politique officielle, au grand jour, des gouvernements est si souvent contrariée par la politique secrète des princes que nous ne pouvons même dire aujourd'hui si cette entrevue est vraisemblable.

Quoique nous ne connaissions pas les motifs réels et les raisons secondaires du voyage du prince Napoléon, il nous est cependant bien facile de comparer l'accueil assez froid qu'il avait reçu en Prusse avec l'accueil très-sympathique qui lui a été fait en Autriche ; mais, à notre avis, il n'en faudrait pas tirer des conséquences exagérées, et croire par exemple que le prince qui avait échoué à Berlin vient de conquérir l'Autriche à l'alliance française. A Berlin, le prince a été reçu avec une sorte de défiance, selon les prescriptions de l'étiquette, mais sans cordialité ; et s'il avait une mission, elle a échouée. Le parti militaire domine en Prusse ; il a une morgue et un orgueil insupportables. Vienne, au contraire, est par excellence la ville des plaisirs et les habitants perdraient leur dernier florin sans rien perdre de leur gaîté et de leur insouciance. C'est toujours la ville si joyeusement dépeinte par Gérard de Nerval, hospitalière et amoureuse de tous les plaisirs, spirituelle et tolérante. Les mœurs de Vienne sont un peu celles de toute l'Autriche. Et, les Autrichiens voyant dans la France l'alliée qui doit les aider à prendre leur revanche de Sadowa, étaient attirés vers le prince par une curiosité sympathique. Quant à savoir si le prince a décidé l'Autriche à s'allier à la France, c'est ce que l'avenir

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 24 JUIN 1868.

— 23 —

LE JEUNE DOCTEUR

SECONDE PARTIE.

X

(Suite. — Voir le Journal de Roubaix *du 21 juin 1868.*

Le curé ne laissa pas le temps à Adeline de balbutier quelques mots de consolation, et força la jeune fille éplorée à se relever, il la ramena avec peine dans la maison, et revint auprès d'Adolphe, qui était resté cloué à la même place sans faire un mouvement.

— Ne craignez rien pour elle, dit le prêtre en remarquant l'extrême pâleur d'Adolphe. Elle est déjà calmée et attendra avec patience le résultat de votre visite. Tâchez d'oublier cette scène, mon fils ; venez et remplissez votre mission difficile avec une entière liberté d'esprit.

Le curé précéda le jeune docteur sur l'escalier et ouvrit la porte d'une chambre au premier étage.

M. Heuvels y était couché sur son lit de douleur, des cierges de cire bénite et un crucifix étaient placés à son chevet. Le chirurgien était assis près du lit sur une chaise

Adolphe s'avança vers M. Van Hoof et lui tendit la main ; un sourire amical éclaira le visage du chirurgien, tandis qu'il serra la main d'Adolphe.

Alors le jeune docteur se plaça devant le lit en silence et contempla pendant longtemps les traits du malade, dont les yeux étaient fermés : il baissa la tête jusque contre la poitrine de M Heuvels, et écouta le bruit de sa respiration.

Après cet examen sommaire, il prit une chaise, s'assit à côté du chirurgien, et se mit à lui demander, d'une voix à peine perceptible, quelques explications sur les symptômes et la marche de la maladie, ainsi que sur les remèdes employés.

Bientôt ils se levèrent tous les deux et s'approchèrent de la tête du lit. Le chirurgien secoua doucement l'épaule du malade en disant :

— Monsieur Heuvels, voici notre confrère Valkiers qui vient vous voir.

Le vieux docteur ouvrit les yeux, un frisson sembla parcourir ses membres, et il tourna vers Adolphe un regard chargé de colère, d'amertume et de mépris.

— M. Valkiers désire examiner votre poitrine, reprit le chirurgien.

— Laissez-moi en repos, grogna M. Heuvels d'une voix faible. Ne me fatiguez pas plus ; mon sort est fixé.

— Allons, soyez complaisant ; c'est pour votre bien. Prêtez-vous de bonne grâce à cet examen, poursuivit le chirurgien.

Une grimace qui contracta les lèvres du malade montra qu'il ne voulait point consentir ; mais alors le curé s'approcha, et son regard reprochait à M. Heuvels de manquer à ses promesses.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine du malade, et il murmura d'un ton soumis et résigné :

— Faites de moi ce qu'il vous plaira ; je me soumets à un martyre inutile.

Le curé adressa un regard à Adolphe pour l'exhorter à supporter patiemment ces paroles désagréables ; mais le jeune homme n'avait pas besoin de cet encouragement. La conscience de l'importance de sa mission et peut être un rayon d'espoir qui s'était glissé dans son cœur avaient relevé son esprit et lui avaient prêté une force surnaturelle.

Peu soucieux de l'accueil glacial de M. Heuvels, il lui glissa, sans avis préalable, son bras sous les épaules, et avec l'aide du chirurgien, lui souleva légèrement la partie supérieure du corps.

Adolphe appliqua son oreille contre la poitrine du malade et écouta attentivement tous les bruits internes qui pouvaient faire connaître l'état du poumons ou du cœur. Il déplaça plusieurs fois la tête pour écouter tantôt à droite, tantôt à gauche, et enfin, posant les deux premiers doigts de la main gauche sur les côtes du patient, il y frappa de petits coups secs avec les doigts de l'autre main, de manière à entendre distinctement le son qui résonnait dans le creux de la poitrine.

Le résultat de cet examen lui parut sans doute favorable ; car un rayon de joie brilla dans ses yeux et quelque chose qui ressemblait à un sourire effleura ses lèvres.

M. Heuvels, au contraire, par un regard perçant, une grimace pleine d'aigreur, semblait accuser Adolphe d'orgueil et de cruauté. De temps en temps aussi, il jetait un coup-d'œil sur le prêtre comme pour le prendre à témoin qu'on le tourmentait sans pitié.

Adolphe remit au chirurgien un instrument qui, par sa forme, ressemblait à un entonnoir, et lui désigna un endroit sur le côté de la tête du malade.

— Veuillez écouter avec attention, monsieur Van Hoof, dit-il, là, sur le passage de l'artère carotide Qu'entendez-vous ?

— C'est comme un léger sifflement qui sort de l'artère à chaque battement du pouls, répondit l'autre.

— Appliquez, je vous en prie, votre oreille contre la poitrine Ne remarquez-vous pas que tous les bruits sont naturels et réguliers ; que, partant, la respiration indique l'équilibre des forces ?

— Ce n'est pas mon état de juger d'après les signes des maladies internes, balbutia le chirurgien ; mais je crois également que tous les bruits que je puis entendre sont naturels, excepté le sifflement étrange de l'artère du cou.

Adolphe descendit doucement la tête du malade sur les oreilles, et reprit en s'adressant à lui :

— Prenez courage, monsieur Heuvels ! il y a encore beaucoup, beaucoup d'espoir de guérison.

Une expression de doute et de raillerie fut la réponse du docteur.

Adolphe ne se laissa nullement abattre par le mauvais vouloir du malade, quoiqu'il s'affligeât vivement de reconnaître combien le ressentiment du docteur était profond. Il s'assit près du lit, et dit au chirurgien et au curé, qui s'était rapproché avec une curiosité inquiète :

— Je ne suis pas assez orgueilleux pour croire que je sache quelque chose de plus que mon confrère M. Stol, dont je connais et respecte la grande expérience, et dont je déplore l'absence. Sous réserve de votre opinion, monsieur Van Hoof, et de votre approbation, monsieur Heuvels, je vais vous exprimer clairement ma pensée. On a eu réellement affaire ici à une pleurésie, à une inflammation aiguë de la plèvre. Les moyens énergiques qu'on n'a pas hésité à employer, et particulièrement les pertes de sang réitérées, ont arrêté les progrès de l'inflammation et l'ont circonscrite dans une petite surface. Maintenant il n'est pas resté de trace de l'inflammation, l'épanchement entre les membranes muqueuses des poumons a complétement disparu, il ne s'est point formé de fausses membranes. Cela m'est prouvé jusqu'à l'évidence par l'égalité et la clarté du son que rend le creux de la poitrine sous le coup de la main. D'après cela, mon avis est d'abord que mes honorables confrères ont employé les véritables moyens pour combattre la pleurésie, et qu'ils en ont tout à fait triomphé.

— Vous allez voir qu'il va prétendre que je ne suis pas malade, grommela le vieux docteur avec ironie, mais d'une voix presqu'inintelligible.

— Au contraire, monsieur Heuvels, répondit Adolphe, je vais essayer de démontrer que vous êtes très-malade ; mais, en même temps, que votre guérison est